

Les paradoxes de la mémoire

entretien réalisé par Chantal Boiron

Comme tous les ans, le Festival d'Avignon 95 présente des textes inédits, des auteurs encore inconnus, quelques folles aventures comme le spectacle, toujours recommencé, d'Olivier Py. Sans oublier les incontournables classiques revisités par nos stars de la mise en scène : Molière par Ariane Mnouchkine, Shakespeare par Matthias Langhoff. Curieusement, pas de grand texte dans la Cour d'Honneur. Beaucoup de danse, avec le très ancien, presque mythique *Café Müller* de Pina Bausch... Une belle histoire sans paroles de Jérôme Deschamps et de Macha Makeïeff. Cette programmation donne un peu le sentiment d'un cocktail savamment dosé pour séduire tous les publics. Pour Bernard Faivre d'Arcier, la réponse est autre. Il est nécessaire de revenir, en ce moment précis, à des pensées, des démarches qui ont marqué ces vingt dernières années. Il est urgent, à l'approche du jubilé du Festival, d'interroger notre mémoire théâtrale.

CHANTAL BOIRON : Le Festival d'Avignon est-il en mesure d'avoir une politique en faveur de l'écriture contemporaine ?

BERNARD FAIVRE D'ARCIER : Le Festival peut soutenir l'écriture contemporaine en présentant une majorité d'œuvres contemporaines. En général, c'est ce qu'il fait. Il peut aussi présenter des projets issus directement des résidences d'écrivains de la Chartreuse, Centre national des Écritures du spectacle. Cette année, nous soutenons la production d'un texte de Suzanne Joubert, *Le Second œuvre des cannibales*, écrit en résidence à la Chartreuse.

Quel rôle le Festival peut-il jouer dans l'émergence d'auteurs nouveaux ?

Je pense que personne ne peut créer un auteur nouveau. Un auteur ne se révèle pas du jour au lendemain. C'est un travail de longue haleine qui demande beaucoup d'années. Le Festival joue son rôle en aidant des écrivains, et en invitant des productions de textes nouveaux, ou en organisant avec d'autres partenaires, comme France-Culture, des lectures. Mais c'est au public et à l'ensemble du mouvement professionnel de dire : « Voilà un auteur important ». Un exemple : pour la quatrième fois, Valère Novarina revient au Festival d'Avignon. Valère Novarina est un auteur tout à fait passionnant ; en même temps, assez difficile d'approche. Le Festival a été un peu à l'origine de son audience

et l'a suivi dans la durée. Je l'avais invité, la première fois, avec le *Monologue d'Adrame*. Alain Crombecque l'a invité à deux reprises continuant de l'inviter, le Festival manifestant un appui assez constant à cet auteur. Le Festival aussi donner leur chance à de jeunes auteurs et à des œuvres très peu connues. Je ne crois pas qu'il y ait eu une édition du Festival qui n'ait proposé la découverte d'un premier texte : cette année, *Comment reconnaître l'autre fou* d'Emmanuel Schaeffer. C'est un texte qui est un symbole. Ensuite, le milieu, le public peuvent débattre parce que ce n'est pas si facile de faire rencontrer des auteurs, des metteurs en scène et des producteurs. En outre il faut que les œuvres des auteurs soient montées par différents metteurs en scène, en France et à l'étranger et donc par différentes troupes, qu'ils soient aussi traduits. C'est un travail qui prend des années.

Le Festival n'est-il pas contraint, pour des raisons de public et de budget, à un savant dosage entre les classiques et les œuvres contemporaines ?

Ce n'est pas une question de « dosage ». Mais simplement, je pense que le théâtre marche sur deux pieds : le répertoire et l'écriture contemporaine. Dans un grand festival, il faut les deux. C'est la vocation propre du Festival d'Avignon, sa volonté immuable, qui était celle de Vilar déjà. Un festival qui